ESCALUNE



LES RAVIS

Escalune

Les Ravis

© Escalune, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1431-7

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de recherche documentaire ou transmise sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit (électronique, mécanique, photocopie, enregistrement ou autre) sans l'autorisation écrite préalable de l'auteur.
Directeur de la publication : Escalune
ISBN (papier) : 979-10-985631-1-9
Contact : adriendescalune@gmail.com
Instagram : @escalune_
Couverture : Peinture à l’huile de Damien Bockenmeyer
Dépôt légal : novembre 2026

Pour un calendrier de l'Après

Saint-Maur, la veille du 1er décembre

Voilà, tout était enfin prêt. Ils étaient tous à leur place.

Après de nombreux remaniements, cela ressemblait à ce qu'il avait en tête.

Il avait fallu jouer des échelles différentes ; pallier leur différence de taille ; mettre les plus grands au lointain ou à l'avant. Il n'avait pas suivi les lois strictes de la perspective, mais plutôt respecté un art populaire des proportions, acceptable et charmant, comme dans les dessins d'enfants. Le papier crèche recouvrait les collines, qu'il aplanissait à certains endroits pour éviter la chute.

Avec un autre papier, d'aluminium, il avait reproduit le Coulon, son ruisseau d'enfance. Ce n'était pas l'idéal, mais il n'avait pas trouvé mieux. Il s'y était fait. D'une part, il avait déposé le banc avec les deux petits vieux. De l'autre, il avait placé ces deux porteuses de lavande, chargées comme des mules. L'eau coulait, oui, l'eau coulait ; en plissant les yeux et en se mettant à leur hauteur, il l'avait vue lui aussi. Cette joie était partagée, car tous regardaient la rivière avec un sourire non feint.

Sa collection était un peu dépareillée. On lui avait offert des santons de différents ateliers. Cependant, tous gardaient cette sorte d'épure, de virginité naïve et angélique. Ses proches avaient bien saisi ce qu'il aimait. Ils n'étaient ni entachés de couleurs trop criardes ni alourdis par des attributs trop prononcés.

Il avait passé ces quinze derniers jours à changer la couleur des robes, la cape du boumian, le chapeau de l'aveugle… Il avait redéfini les teintes, les confrontait, les assombrissait. Toute une concentration, une minutie, qu'il n'avait pas vraiment par ailleurs. Des soirs à fixer la pointe du pinceau pour éviter que la couleur ne dépasse. Dans ses grandes mains, masculines, il avait eu peur de les écraser. Il s'en était très bien sorti. Il avait compris alors la fierté d'être allé jusqu'au bout du travail, comme les garçons de son collège, à l'époque, avec leurs figurines du *Seigneur des anneaux*. Peindre des personnages lui apparaissait comme une activité à contre-courant de cette époque dans laquelle les avatars des jeux vidéo ne possédaient qu'un nombre restreint de *presets*. Choisir, affiner la couleur et l'appliquer sur des bonhommes en terre cuite était un acte jouissif, quasi magique.

Dans son appartement, l'espace était restreint pour sa crèche. Cette contrainte avait du bon : elle permettait de condenser tout ce petit monde pour l'embrasser

d’un seul regard. Il avait libéré les bibelots de son meuble ethnique, mais il avait laissé sa magnifique pilea et une fougère, survivante. Son village se dressait autour d’elles. Cette végétation luxuriante donnait l’impression que la nativité se déroulait sur une île tropicale ou au Brésil. On aurait pu s’attendre à ce que cet éclectisme donne un caractère bigarré à l’ensemble, mais c’était l’harmonie qui en ressortait. Une crèche qui lui ressemblait : multiculturelle et traditionnelle en même temps.

Avant d’aller se coucher, il avança un mouton de quelques millimètres, déplaça le Ravi. *Glo-ooooo-ooooo-oooooria.* La brosse à dents dans la bouche, il se lança dans des mélismes acrobatiques sur *Les anges dans nos campagnes*. Après un aller-retour dans la salle de bains pour cracher, il jeta un dernier coup d’œil. *In excelsis deo.* Il était dans un état second. Il chantait pour eux, mais pour lui aussi, pour se bercer. Tout plein d’amour, il éteignit la lumière, excité de pouvoir se réveiller un 1er décembre.

Saint-Maur, au réveil du 1er décembre

Il arrêta l'alarme de son portable. Il ne lui en fallait pas beaucoup plus pour se lever et commencer la journée de bonne humeur.

Si la fête de Noël n'avait plus la même magie que lorsqu'il était enfant, il gardait cet enthousiasme pour l'avent. Décembre avait une tête bien différente des autres mois. Il aimait que le rituel prenne corps dans la vie quotidienne ; c'était le seul mois de l'année où il avait droit de cité. Le reste du temps, le rituel était chassé de nos journées, taxé de désuétude et, par là même, n'arrivait plus à s'agglomérer avec nos trains de vie à toute allure.

Il regardait sa crèche. Quelque chose avait changé depuis la veille. La vie s'y était installée. Un je-ne-sais-quoi avait éclos, remué les esprits, tandis qu'en miroir, il avait lui-même plongé dans le monde foisonnant des rêves. Les personnages n'avaient pas bougé, mais des liens s'étaient noués. Ils avaient l'air de discuter. Quelles histoires se racontaient-ils ? Il en était ébahi.

Il ne voulut pas désagréger ce miracle dès la première journée. Il fallait les laisser respirer, parler de tout et de rien, refaire le monde. Alors, en guise de hors-d'œuvre, il choisit seulement la chèvre. Il la porta jusqu'à ses lèvres, puis la croqua d'une bouchée, sans prendre vraiment le temps de mâcher.

Puis, il prit son sac et son manteau et partit rapidement pour ne pas rater son train.

[Le Berger]

Comme tous les soirs, il se livrait à la contemplation du ciel. Les étoiles étaient à leur bon endroit ; sa chèvre et ses brebis aussi. Malgré les satellites qui rendaient l'exercice plus ardu, il connaissait toutes les constellations. Il en avait inventé d'autres, aussi. Chacune d'elles gardait en mémoire des chapitres de sa vie. Quand il les observait, des pans entiers de son existence s'ouvraient. Il se posait au creux de la roche du Pénitent, à l'abri des vents, et s'oubliait dans le ciel, des nuits entières. C'était sa cachette : il s'était bataillé à deux reprises avec les jeunes du coin pour la garder, mais ils lui avaient cédé sans revenir à la charge.

Cette nuit était dure et glaciale. Les étoiles scintillaient de plus belle. Comme souvent, en regardant la constellation qu'il avait baptisée La Cigogne, il repensait à ses anciens amis qu'il avait laissés au nord ; ses copains, libres, qui avaient voyagé à travers les frontières, qui l'avaient initié à la transhumance, avec qui il avait partagé des journées d'orage terribles en haut des montagnes.

Plongé dans ce bain de souvenirs, il ne sentit pas tout de suite qu'un vent inhabituel soufflait sur lui. Très nostalgique, il se refaisait dans sa tête son plus beau film ; celui de sa rencontre avec Maya, une ancienne collègue bergère dont il avait été éperdument amoureux. Il l'avait rencontrée lors d'une foire à bestiaux. Elle était assise en marge sur un banc de bois. Elle écrivait des choses dans un joli carnet en cuir de chèvre. Maya était cultivée. Talentueuse aussi, elle avait un don avec les bêtes.

Les saccades du vent lui faisaient relever la tête de temps en temps, par intermittence. D'habitude, aucun vent ne s'infiltrait entre ces pierres. Il restait plongé dans l'univers rassurant, doré de Maya. Elle lui avait appris toute la science des cris de bergères. Elle avait longuement étudié cela en voyageant dans tous les massifs d'Europe. Elle était devenue une experte.

Les à-coups l'interrompaient de plus en plus, comme des portes qu'on lui claquait. À contrecœur, il délaissa sa Maya pour se tenir plus attentif. Il surveilla ses bêtes. Bizarrement, elles étaient rassurées par ce vent inconnu qui soufflait sur elles, plus calmes et silencieuses que d'ordinaire. Aucune ne s'agitait. Toutes regardaient dans la même direction. Elles observaient le silence, comme avant un spectacle. Rien d'alarmant en tout cas.

Maya, Maya, la reverrait-il un jour ? Chaque nuit, il posait cette question à l'étoile qu'il avait baptisée de son prénom.

L'étoile se floutait. Elle allait finir par se dérober, totalement. Ça n'était jamais arrivé dans ce ciel. Une couche de réalité semblait se déliter pour une nouvelle, plus crue, plus étrange. Le vent sans nom continuait son carnaval. Quelque chose n'était pas à sa place.

Des nuages, de nulle part, dessinaient des formes, indéchiffrables, comme à la fin des feux d'artifice. Le tout était accompagné par des bruits surprenants qu'il n'identifiait pas, qu'il ne comprenait pas : des sons très courts, d'autres plus lointains, graves. Ce n'était pas des cris de bergers. Non, pas du tout.

Un son se fit plus clair, plus précis. Il entendit assez distinctement une mélodie, douce. Elle se propageait par échos. Elle avait la texture de certains vents de printemps qui sifflaient dans le trou des roches. Mais là, ce n'était pas le cas. D'où provenait-elle ? C'était profondément excitant et terrifiant.

Il baissa un instant sa garde pour se laisser immerger. En fermant les yeux et en se concentrant, il distingua des mots. *Naissance.* Naissance ? Naissance de quoi ? De qui ? Aucun de ses proches n'attendait un enfant. En aurait-il eu un avec Maya, sans qu'elle ait eu le temps de le lui dire avant de mourir ? Qui chantait ? Le vent ne prononce pas de tels mots. De belles paroles, et puis ? Rêvait-il ? Non. Il avait appris à graduer les paliers entre la vie et la mort, la veille et le sommeil. Il était bien éveillé. *Naissance*. Au contraire, il flairait le maléfice. Une chose sinistre allait advenir. Les jours allaient être comptés.

Le chant s'arrêta, net. La nuit reprit son cours, l'air de rien. Maya s'offrit de nouveau à lui, dans tout son éclat. Il était temps de trouver le sommeil pour oublier tout ça. Était-ce un rêve ? Non, non. Il savait bien que non. Cela avait eu lieu. Dans le carnet de Maya, il détailla tout par écrit, avant de s'allonger sous sa longue couverture en laine. Il frissonna et frissonna longtemps, mais, au plus sombre de la nuit, le sommeil le saisit.

***

La nuit touchait à ses derniers instants.

Il se réveilla, compta son troupeau.

Fidèle.

Fidèle, sa vieille et digne biquette n'était plus là. Il les recompta méthodiquement. Non, elle avait bel et bien disparu !

Sans trop réfléchir, il se dirigea vers la falaise de l'autre côté du col. Allez, il fallait faire vite. De nombreuses histoires de bergers en faisaient un lieu maudit,